

Paul de Brancion

Stolperstein

Notes de travail

Un romancier doit-il faire fiction ? Depuis longtemps personne ne considère plus que le roman (on ne sait pas ce que c'est, on sait assez bien ce que cela n'est pas) soit un genre séparé du reste. À moins de « gnagnasser » sur les terres du roman traditionnel classique, naturaliste, psychologique, etc. ce qui, somme toute, peut être respectable à sa façon.

La littérature n'est pas une fin en soi (ni une fin en soi). La fiction non plus. C'est une suite d'imprécations aux contours *certain*s vers le dedans de l'être au monde, en ce monde devenu vertigineux à force d'incandescence, et donc *incertain*s vers l'extérieur, de ce fait.

On ne sait plus à quelle loi se vouer, quelle sainteté, à qui ou quoi se fier alors on s'écrie, alors on écrit. Désespérément on appelle, on reconstitue des soubassements, illusoires sans doute, qui permettent simplement – en ce qu'il y a formulation non duplice – d'habiter la terre, d'être encore humain alors qu'on sait bien ce dans quoi on est emporté.

Utopie « imprécative » car elle est impliquée, engagée dans ce qui reste d'existence. Utopie risquée, irritante non dénuée de douceur mais ferme en bouche...

Équation sur vérité / réalité / fiction.

Fiction = (réalité – vérité + équation + Q calories)

Le roman est un genre qui se conçoit de moins en moins comme un « genre » et si l'on se réfère au *marché*, il l'est de plus en plus aujourd'hui. Par opposition, cela semble conduire le roman sérieux, moderne, enfin contemporain, vers ce « livre » à venir que prophétisait Maurice Blanchot...

D'abord sirupeuse arrogance : oublier le réel, enfin l'enfouir au plus profond dans ses manifestations explicites sans truculence excessive, sans quasi...

Il s'agit des détrit^{us}, de montagnes d'ordures, la présence du réel, même actuel, ne peut qu'être archéologique.

Sa manifestation est dissimulée

sauf quand la proposition qu'il nous fait s'apparente au symbole déjà mythique.

Y a-t-il censure ou censeur ? Évidemment quand l'*effleurement*, la mise à jour de ce réel se redécouvre, boostée par l'artifice littéraire, excède le simple danger réel

quand la tauromachie est *sur-propulsive* alors suspend le combat.

Parfois, c'est là

l'affleurement de la roche indique le volcan sous-marin, la survenue d'une île en

plein océan.

On (le romancier ou son sosie *fake**) est comme un guetteur, un chasseur qui tire sur tout ce qui bouge dans l'esprit de « loper » souvent, car sa maladresse est statistiquement prouvée, mais par ailleurs, comme dans *Tintin au Congo*, il tue tout, entasse les gazelles à satiété.

La vérité littéraire n'a pas de consistance réelle. C'est comme le magma ou une sauce surprise ; elle prend ou ne prend pas.

Le réel n'est pas son ingrédient nécessaire ou suffisant, il n'est pas interdit, par ailleurs, de cuisiner avec ses restes.

On peut fonctionner avec tout ce qui bouge dans les soubassements du réel sous les pavés glissants, la plage

plus vraie que vraie.

La vérité demeure en question quelle que soit la fiction et ses facéties, la phrase, les mots, sont ou pas chargés en vérité.

Quelle que soit l'objectivité du réel envisagé, sa *contra-fiction* intrinsèque.

Ça prend une tournure de vérité indépendamment de l'ancrage d'objectivité ou de subjectivité.

C'est du roman !

Ce sont aujourd'hui des fariboles, le roman-roman fatigue le roman.

Le romancier « relateur » de réalité n'a pas forcément grand-chose à faire avec la littérature sauf s'il s'échappe de son objet dans son intention, s'il diverge et se déverse en sa propre immondice.

C'est *la nuit du réel*, lampe tempête qui luit dans l'obscurité de la réalité immanente-rasoir, dont l'obscénité dépasse, de loin, toute la littérature et écrase tous les contours comme une lumière excessive.

Un interrogatoire policier blême

vieillir le réel, le patiner d'oubli, de fausseté étrange, de pauvretés mystérieuses pour le rendre plus vrai, moins nouveau riche, plus traître à lui-même.

L'effacer de soi-même, le rendre vulnérable, objectivement inquiétant, duplice, créer des trous dans son chandail afin d'y distinguer le firmament.

Sous les pavés, la fiction.

Le pavé est le réel qui structure le sol de la fiction mais qui ne tient pas seul, comme ces dalles allemandes de la mémoire holocauste que l'on appelle *Stolpersteine*, les pierres à trébucher qui ont été installées, parfois, dans certaines villes d'Allemagne, devant les maisons des personnes disparues dans la Shoah et déportées. On écrit par exemple : *Ici vécu Erna Schlezinger, née à Polant en 1891, déportée en 1943 à Auschwitz, assassinée le 13 janvier 1943.*

Le réel affleurant c'est ce *Stolperstein*. Il n'est rien évidemment sans tout le reste. Il s'agit d'aller vers l'intérieur de soi-même, vers le « bouzillage » de ce que la vie a fait ou veut faire et c'est en détruisant que l'on achève un peu

et là je cite Giacometti « *en détruisant le sens, détruisant ce qu'on a fait, on arrive peut-être à faire ce que l'on veut faire* » en allant vers l'intérieur de soi ce qui est spécifique, unique et me relie au monde.

Il s'agit d'une utopie dans l'archéologie de soi-même
On pourrait mettre en exergue de ce texte, tout au début :

« y'a pas que la rigolade
y'a aussi l'art »
Raymond Queneau

On continue.
Justement un personnage indemne du monde capable de dire le contraire du monde dont
il n'a cure, se fout, s'oppose même en rage contre lui.
Il a décidé de l'ignorer.

* Le terme **fake** (de l'anglais : faux) désigne globalement quelque chose de faux, de truqué.

Paul de Brancion, né en 1951, a enseigné la philologie romane et la littérature. Plusieurs romans, dont *Le château des étoiles : étrange histoire de Tycho Brahé* (Phébus, 2005) et des livres de poésie, dont *Qui s'oppose à l'Angkar est un cadavre* (Lanskine, 2013, prix Poésyvelines 2014).